

Le Mirage

Questions de bien\$ et d'être

Patricia Robin

Numéro 297, juillet 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78766ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robin, P. (2015). Compte rendu de [Le Mirage : questions de bien\$ et d'être]. *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 21–21.

Le Mirage

Questions de bien\$ et d'être

*Les Québécois, contrairement aux Français, n'éprouvent pas de gêne à parler d'argent, de leur salaire annuel, du prix des choses, des négociations financières, des gestes qu'ils commettent¹. Pour tenter d'éradiquer l'étiquette qui lui colle à la peau, à savoir qu'il est né pour un petit pain, le Québécois moyen n'hésite pas à rejoindre le lot de citoyens endettés, qui alarme les statisticiens économiques, et à vivre au-dessus de ses moyens. Avec **Le Mirage**, Ricardo Trogi signe sa première réalisation dont il n'a pas écrit le scénario. Comme le thème de la déroute lui convient parfaitement, il y nage comme un poisson dans l'eau, d'autant plus que l'écriture de Louis Morissette et de François Avar d lui sied relativement bien. Autopsie d'une génération néolibérale engoncée dans son confort et son indifférence.*

Patricia Robin

En évoquant le parcours de trentenaires nantis, Trogi donne suite aux errances de ses protagonistes de **Québec-Montréal**, répond aux questions de son adolescent de **1981 et 1987**, et statue sur cette folle course capitaliste qui finit par étouffer le couple et tuer l'individu. **Le Mirage** consiste, en fait, à démontrer que l'accumulation de biens de consommation mène à un navrant constat d'échec, tant du point de vue personnel que social. L'argent, et surtout le crédit, représentent les ennemis de ce personnage, Patrice Lupien, qui porte seul le fardeau des besoins de sa petite famille qui en demande toujours plus selon un schéma sociétal établi. Tourmenté entre ses impératifs de mâle alpha et le maintien de son statut, il s'enfoncé en commettant des actes banals qui, au bout du compte, ont raison de sa condition de parvenu banlieusard.

On retrouve, dans la facture de cette comédie dramatique, plusieurs paramètres chers à Louis Morissette de la série télévisée *C.A.* (réalisée par Podz), des relents de celle de Martin Matte, *Les Beaux Malaises* (de Francis Leclerc) et quelques influences du film *Les 3 P'tits Cochons* (Patrick Huard); le tout à la sauce Trogi. La réalisation demeure sobre, la mise en scène soignée et attentive, la distribution amicale. Le scénario jouit d'une ascension efficace et le montage répétitif, autant que les fantômes personnalisés, installe bien les prémisses d'une accumulation de déboires irréversibles. Même si certaines répliques s'avèrent acides et percutantes, on sent dès le début le mur dans lequel Lupien finira sa course. Les quelques scènes absurdes et pathétiques de relation intime rappellent trop celles de *C.A.* pour assurer un renouveau au genre. Les crises personnelles de Lupien et de sa femme, Isabelle, donnent lieu à des échanges musclés, mais lassent bien vite. La direction de la photographie est aussi propre que l'intérieur de la maison cossue dans laquelle évoluent les Lupien et leurs enfants,

totallement indifférents à la dérive de leurs parents et plus intéressés aux dernières bébelles électroniques en vogue. Le constat d'une existence vidée de sa signification première est navrant, et le portrait dressé par Trogi et ses scénaristes relève d'une prise de conscience que le cinéma peut éventuellement apporter. Il faudra compter sur la popularité de Morissette pour que le spectateur moyen se déplace pour voir ce film qui lui propose un miroir dont l'image se trouve peu reluisante.



Un miroir dont l'image se trouve peu reluisante

Ce réquisitoire pour jeune entrepreneur, qui ne peut se payer le luxe d'un *burn-out*, peut à la rigueur poser la question sur le vrai sens de la vie, l'inutilité des biens accumulés, le désir de bien paraître auprès des amis, l'achat de la paix par des gadgets, la transformation du corps pour camoufler un mal-être. Ici, la démonstration s'avère simple, trop peut-être, loin des pensées philosophiques et métaphysiques. On se contente de montrer la honte du consommateur en déroute, dont la seule échappatoire consiste à courir sur une route de campagne au lieu d'un tapis roulant devant une porte de garage. Si le public cible ressemble aux personnages examinés, l'alarme peut être perçue; autrement, on doit s'attendre à un triste constat de non-recevoir car ce portrait, somme toute assez fidèle à celui d'une strate de notre société actuelle persistant à croire que le bonheur réside dans l'avoir et non dans l'être, ternit la volonté de distraction recherchée. En cette période d'austérité, on peut espérer que ce film trouvera un certain écho chez les aficionados de Morissette qui semble vouloir passer son message.

Cote: ★★½

¹ Consulter, à cet effet, l'analyse qu'en fait Louis-Bernard Robitaille dans *Ces impossibles Français* (Denoël, 2010).

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 50 – **Réal.:** Ricardo Trogi – **Scén.:** Louis Morissette, avec collaboration de François Avar – **Images:** Jonathan Decoste – **Mont.:** Yann Thibodeau, Véronique Chapat – **Mus.:** Frédéric Bégin – **Son:** Christian Bouchard, Catherine Bellazzi – **Dir. art.:** Mario Hervieux – **Cost.:** Valérie Lévesque – **Int.:** Louis Morissette (Patrick Lupien), Julie Perreault (Isabelle), Christine Beaulieu (Roxanne), Patrice Robitaille (Michel), Alexandra Cyr (Charlène), Émile Boucher (Thomas), Jasmine Lemée (Mégane) – **Prod.:** Christian Larouche – **Dist. / Contact:** Cristal / Séville.